

I. LES PRÉVENANCES DIVINES

« Il est de la plus haute importance que l'âme s'exerce beaucoup à l'amour, afin que, se consommant rapidement, elle ne s'arrête point ici-bas, mais arrive promptement à voir son Dieu face à face ».

Saint Jean de la Croix

CHAPITRE I

Premières années

Famille d'Elisabeth - Naissance et éducation de l'enfant - Défaut naturel corrigé par le cœur - Mort de son père - *Conversion* - Talent musical - Première communion - *Maison de Dieu*. - Séjours à Carcassonne.

Dieu qui *ordonne à ses Anges de veiller sur nos voies*, préparait avec amour celles de sœur Elisabeth de la Trinité, lorsqu'il constituait le foyer auquel devait être confiée cette âme prédestinée.

Son père, M. François-Joseph Catez, appartenait à l'une de ces familles du Nord, chez lesquelles les principes religieux et les sentiments élevés se transmettent comme la véritable gloire. Au cours de la carrière militaire qu'il avait embrassée, *« il s'attira toujours l'estime de ses chefs, l'affection de ses égaux, l'attachement de tous par sa loyauté, la justesse de son esprit, les nobles qualités de son cœur¹ »*.

La divine Providence lui avait ménagé une alliance digne de ses mérites, dans la famille Rolland, d'origine méridionale, dont le nom avantageusement connu dans l'armée, rappelait aussi le culte de la religion, de l'honneur et de la patrie.

¹ Extrait d'un discours prononcé sur la tombe du capitaine Catez par le commandant de C..., et reproduit dans la *Semaine religieuse* de Dijon.

Les Souvenirs – *chapitre 1 : Premières années*

Lorraine par sa mère, Mlle Marie Rolland en avait la foi simple et vaillante ; une grande délicatesse d'âme la disposait à la mission qui lui était réservée. Admiratrice enthousiaste de la glorieuse Réformatrice du Carmel, elle se plaisait à transcrire les plus belles pages de ses œuvres, ne se doutant guère que par ses extraits, elle mettrait un jour l'âme de son enfant en communication avec l'âme de la séraphique Mère, et la nourrirait ainsi, toute jeune encore, de « *sa céleste doctrine*² ».

Dès la première heure, la protection divine entourait l'existence bien chère dont ces pages doivent conserver la mémoire.

Tout était joie dans l'attente du petit être qui devait compléter le bonheur de ses parents. Mais bientôt cette joie fait place aux plus grandes alarmes : on s'inquiète de la mère et l'on désespère de l'enfant. Mû par sa foi profonde, le capitaine Catez court chez l'aumônier du camp d'Avord et lui demande de célébrer la messe pour conjurer le malheur qu'il redoute. Le prêtre monte à l'autel, et tandis que l'oblation sainte s'élève vers le trône de Dieu, la grâce en descend ; les cœurs renaissent à l'espérance et, vers la fin du dernier évangile, la petite Elisabeth fait son entrée dans la vie, 18 juillet 1880. C'était un dimanche, coïncidence qu'elle envisagera, dans la suite, comme un premier appel à sa *vocation* spéciale, à ce qui du moins, fut la caractéristique de sa vie religieuse : être à la sainte Trinité *une louange de gloire*.

Son baptême, en la fête de sainte Marie-Madeleine (22 juillet), pourrait être également regardé comme un signe de la Providence, qui, sous des circonstances fortuites en apparence, cache parfois tout un plan divin. Régénérée sous les auspices de l'illustre Pénitente, l'enfant entra de bonne heure en son intimité, et, dans sa pure jeunesse, eut avec elle plus d'un trait de ressemblance. Blessée du même amour, elle comprenait ces recherches ardentes, ces longs silences aux pieds du Sauveur, ce besoin de le suivre jusqu'au Calvaire, jusqu'à l'union parfaite qu'il accorde à ses privilégiés.

Cependant, les premières années ne firent rien présager de l'avenir. De caractère très vif, Elisabeth se signala, jusqu'à sept ans, par de fréquents accès de colère qui contrastaient avec la douceur extrême de sa petite sœur Marguerite, plus jeune de deux ans. Il aurait fallu que tout cédât à sa volonté. Heureusement, la tendresse intelligente de sa mère n'excluait pas la fermeté, appuyée qu'elle était à un vrai sens surnaturel, trop rare même aux foyers chrétiens. Mme Catez entreprit sans découragement l'éducation de sa fille, d'autant plus qu'elle découvrait en cette petite nature indisciplinée, des ressources peu ordinaires de cœur et d'énergie. Elle y fit appel. La grande punition de l'enfant, celle qui triomphait de ses opiniâtretés, était la privation du baiser maternel avant le repos du soir. Elisabeth bénira un jour sa mère de ce châtement qui lui avait appris à se vaincre par amour. Précieuse leçon ! Devenue plus tard la loi de cette âme, elle la conduira, d'effort en

² Oraison de la fête de sainte Thérèse.

Les Souvenirs – *chapitre 1 : Premières années*

effort, jusqu'aux sommets ardu de la perfection.

De Bourges, la famille Catez vint en Bourgogne ; à Auxonne d'abord, puis à Dijon où l'épreuve ne tarda pas à la visiter. Dieu rappela presque aussitôt à lui le grand-père maternel d'Elisabeth. M. Rolland, homme d'une rare distinction, était avant tout un vaillant chrétien. Habile dans « *l'art d'être grand-père* », il savait se mettre à la portée de ses petites-filles et captiver leur attention par de charmants récits propres à former leurs jeunes cœurs. Elisabeth pleura beaucoup son vénérable aïeul. Huit mois après, son père fut ravi presque subitement à l'affection des siens. Il ne semble pas, néanmoins, que ce double malheur ait eu sur sa vie l'influence décisive qui devait opérer ce qu'elle appellera sa *conversion*. Cette influence, Dieu se la réservait : elle fut due à la première confession. L'enfant y ressentit une impression profonde, qui détermina tout un éveil à l'endroit des choses divines. Dès lors, elle se résolut avec énergie, à lutter contre son défaut dominant, sans toutefois que cette application à se vaincre altérât en rien son entrain et sa gaîté.

Pendant les vacances, quelques semaines passées chez des amis, au camp de Châlons, faisaient la joie d'Elisabeth ; elle prenait un vif plaisir à cette vie militaire si mouvementée, à ses batailles, quand venait l'époque des grandes manœuvres. Partout elle savait se faire aimer, et charmait déjà par un réel talent musical. A Dijon, des concerts d'enfants avaient été organisés pour l'émulation des jeunes *virtuoses* ; on admirait, entre tous, le jeu brillant et expressif d'Elisabeth, alors que ses huit ans lui permettaient à peine d'atteindre la pédale. Par *L'Orage*, de Steibelt, elle surprit ses auditeurs ; on s'étonnait de sa sûreté d'exécution, tandis que ses petits doigts semblaient égrener des perles. Ce beau talent devait lui procurer de douces jouissances, car elle avait l'âme pleine d'harmonies.

De tels succès, à un âge si tendre, auraient pu devenir un écueil pour l'enfant ; mais la vigilance maternelle, secondant le travail de la grâce, sut la maintenir dans une simplicité pleine de candeur et d'humilité, cachet de toute sa vie. Après avoir reçu de chaleureuses félicitations, quand Elisabeth demandait à sa mère : « Comment ai-je joué mon morceau ? » Mme Catez, craignant l'éveil du moindre sentiment de vanité, lui répondait : « Passablement » – « Une autre fois, je m'appliquerai davantage », répliquait-elle, sans revenir jamais sur les éloges reçus. C'est que déjà son cœur, épris d'idéal divin, était tout entier à la préparation de sa première rencontre avec Celui dont elle pressentait l'amour.

Elle suivait, à cette époque, les catéchismes de la première communion et s'y intéressait beaucoup. La lutte contre sa nature bouillante portait ses fruits ; plus le grand jour approchait, plus se multipliaient les victoires d'une volonté déjà maîtresse d'elle-même. Avec quelle ardeur soupirait-elle vers le 19 avril 1890 ! Il se leva enfin radieux sur son âme.

La veille au soir, elle s'était ouverte au pieux aumônier du camp d'Avord, qui l'avait baptisée et venait

Les Souvenirs – chapitre 1 : Premières années

assister à sa première communion ; le saint prêtre, ému de ce qui lui avait été permis d'entrevoir, se demandait quelle serait la destinée de cette enfant sur laquelle il lui semblait voir la main du Seigneur.

Pendant la touchante cérémonie, les larmes d'Elisabeth coulèrent silencieuses. « *Quand nous sortîmes de l'église, rapporte sa compagne de première communion, elle me dit : 'Je n'ai pas faim : Jésus m'a nourrie'* ». Que de fois, nous-mêmes, devions-nous l'entendre dire, après une oraison profonde : « *Oh ! Comme Il m'a bien nourrie !* »

Dans la soirée, elle eut, au Carmel, une entrevue avec celle qui, huit ans plus tard devenue Prieure, reçut ses premières confidences.

Quelle douce vision ! nous écrit la Révérende Mère ; l'impression qu'elle me laissa est ineffaçable³. Je lui dis que, d'après la signification de son nom, elle était l'heureuse petite *Maison de Dieu*. Cette pensée la frappa vivement ; je la lui inscrivis au verso d'une image, ne me doutant pas que le mystère de l'habitation divine en son âme deviendrait le mot propre de sa vie intérieure⁴.

Ce mystère ne lui était plus caché ; l'Hôte divin ne s'était-Il pas révélé le matin même ! Elisabeth n'avait pas livré le secret intime de cette première rencontre, mais on l'avait devinée profonde et décisive : rien ne le prouve comme la transformation qu'on vit s'opérer en elle à dater de ce jour béni. Dès lors, l'aimable enfant devint d'une douceur exemplaire ; on ne surprit même plus un mouvement d'impatience ; parfois seulement, une larme brillant sous sa paupière révélait le combat intérieur. Le prêtre qui recevait ses confidences ne pouvait assez admirer l'énergie quelle déployait pour maintenir en parfait équilibre la violence et la tendresse qui la caractérisaient.

L'ennemi de tout bien essaya de la troubler. Une âme si pure et si fidèle ne pouvait l'être qu'en matière de perfection. Pour éprouver son enfant bien-aimée, Dieu permit qu'elle passât par une phase de scrupules et d'angoisses ; mais la patience et la bonté de son confesseur, qui lui firent pressentir celles de Dieu même, l'ouvrirent à la confiance, par où elle rentra dans une paix toute sereine.

Nous aurions été heureuses de retrouver dans le *Journal* d'Elisabeth quelques traces de ses luttes et de ses efforts ; mais son désir d'échapper à tous regards lui fit détruire⁵ ces pages avec lesquelles il nous eût été facile de reconstituer sa vie tout entière, en lui donnant ce charme particulier que l'on trouve dans les lettres,

³ A cette époque, nous ouvrions encore la grille aux enfants de la première communion.

⁴ Cette modeste image fidèlement conservée, porte au verso ces quatre vers :

Ton nom béni cache un mystère
Qui s'accomplit en ce grand jour.
Enfant, ton cœur est sur la terre,
Maison de Dieu (Elisabeth), du Dieu d'amour.

⁵ Sauf un cahier auquel nous fêrons quelques emprunts.

Les Souvenirs – *chapitre 1 : Premières années*

les écrits de l'enfant, comme dans ceux de la Carmélite : nature pleine de grâce et d'élévation, dont un religieux devait dire, au sortir d'un entretien avec elle au parloir du Carmel : « *Elle a vraiment des dons charmants* ». Oui, tout en elle charmait, d'autant plus qu'elle paraissait l'ignorer.

« *Si tu voyais la beauté d'une âme en grâce avec moi*, disait Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne, *tu en mourrais d'amour* ». Telle fut ma première impression, écrit un prêtre chargé de la conduite d'Elisabeth quelques années plus tard, quand s'ouvrit à mon regard de directeur cette âme toute de candeur et d'innocence, limpide comme le pur cristal des eaux transparentes. Un enthousiasme contenu y échauffait une piété simple, régulière, bien naturelle dans son surnaturel ; pas d'exaltation, pas d'exigences extraordinaires. Le *moi* haïssable semblait n'avoir, pour ainsi dire, pas pris naissance en elle.

Recueillons encore les souvenirs d'un vénérable chanoine de Carcassonne, chez qui la famille Catez faisait fréquemment de petits séjours. Ce digne prêtre connut d'autant mieux Elisabeth, que celle-ci, dès son jeune âge, aimait à le prendre pour confident de ses sentiments intimes.

Que dirai-je de celle qui voulut bien faire de moi son ami, sinon qu'elle était une sainte ? Oh ! Oui, une sainte, dans l'acception la plus large du mot. Cette conviction est tellement ancrée dans mon esprit, que j'écrivais un jour à sa mère : Je brûle toutes les lettres que je reçois ; quant aux lignes qui me viennent d'Elisabeth, je les collectionne précieusement ; je les léguerai à vos petites-filles ; qui sait si elles ne serviront pas un jour, quand il sera question de la béatifier ou de la canoniser ?

Dieu est admirable dans ses saints ; et sa grâce, qui est une habile ouvrière, commença de bonne heure son travail dans cette âme prédestinée.

Elisabeth fut sainte dès ses premières années. J'affirme qu'elle ne s'est jamais démentie. Demandez à sa pieuse mère, elle vous dira que dans nos conversations, comme dans notre correspondance, nous ne l'avons jamais nommée autrement que : *notre petite sainte*. Pour moi, elle est morte avec la pureté de son baptême.

Elle a eu d'autant plus de mérite, qu'elle était douée d'une nature vive, ardente, passionnée. Née dans un camp, fille et petite-fille d'officiers, elle sentait circuler dans ses veines un sang de soldat, chaud et généreux. Facilement, elle aurait été emportée, volontaire, fouguese. Heureusement deux amours furent, chez elle, les pondérateurs de sa vivacité : l'amour de sa mère et l'amour de Dieu ; l'amour de sa mère qu'elle chérissait éperdument, et l'amour de Celui qu'elle a toujours, avec une intonation céleste, nommé : *Lui* ! Ces grands beaux yeux que vous avez bien connus, ma Révérende Mère, ces yeux dans lesquels se reflétait le ciel, elle les avait sans cesse fixés sur sa mère et sur Dieu, et sans cesse demandait : que faut-il faire ?

Elle aimait bien à jouer avec ses petites amies, et personne mieux qu'elle ne savait mettre de l'entrain au jeu. Je la vois encore, dans nos courses à travers les montagnes, les bois, les prairies, franchissant

Les Souvenirs – *chapitre 1 : Premières années*

les rivières, toujours en tête de la bande. Un mot, un regard de sa mère, arrêtaient le mouvement le plus vertigineux.

Quelle différence entre elle et sa jeune sœur Marguerite, pourtant également bonne, également aimable ! L'une fougueuse, exubérante, l'autre calme, sérieuse ; nous l'appelions *la justice* !

Quand Elisabeth quitta le monde, elle n'éprouva qu'un regret : sa mère.

Je n'oublierai jamais sa dernière visite : nous étions bien émus au moment d'une séparation que nous savions définitive. Sa mère pleurait ; elle, refoulant ses larmes, se pencha vers moi et murmura deux mots que seul j'entendis : *Merci !... Maman !!!* Je ne l'ai plus revue. Puisse-t-elle par sa prière m'obtenir de la revoir au ciel !

Pourquoi ce merci avant de me recommander sa mère ? Parce qu'elle a toujours cru que j'avais favorisé sa vocation. Je ne m'en défends pas, et j'ai eu le courage de dire à sa mère : elle est à Dieu avant d'être à vous.

C'était un soir, les fillettes, fatiguées de jouer, avaient entamé une conversation enfantine ; Elisabeth, elle, par une manœuvre rusée et savante, avait trouvé le moyen de se rapprocher de moi ; elle était même parvenue à grimper sur mes genoux. Vite, elle se penche à mon oreille et me dit : « Monsieur le chanoine, je serai religieuse, je veux être religieuse ! » Elle avait, je crois, sept ans !... Je me souviendrai longtemps de ce timbre angélique..., et aussi de l'exclamation quelque peu irritée de sa mère : « Qu'est-ce qu'elle dit, la petite folle ? »

Madame Catez sait bien sous quel cloître elle vint me retrouver le lendemain. Anxieuse, elle me demanda si je croyais sérieusement à une vocation ; et moi je répondis une parole qui, comme un glaive, transperça son âme : J'y crois.

Aujourd'hui, la sainte femme a gravi le Calvaire ; elle a assisté à l'immolation de son enfant ; pleine de larmes, mais debout, comme la mère de Jésus, forte, généreuse, elle a offert le sacrifice. Dieu la récompensera comme elle le mérite ; en attendant, elle peut être fière et consolée : elle a donné une grande sainte au ciel.

Comment Elisabeth s'est-elle préparée à recevoir le Pain des anges au grand jour de la vie ? D'autres, plus heureux que moi, en ont été les témoins, ils pourront le dire. Tout ce que je puis certifier, c'est qu'après cet acte, je ne l'ai pas vue une seule fois prier, je ne l'ai pas entendue une seule fois en confession, je ne l'ai pas communiée une seule fois, sans murmurer, édifié : cette enfant est un ange.